

Une catéchèse avec les Pères de l'Eglise

par Marie-Christine Hazaël-Massieux

A une époque où l'on s'interroge sur les moyens de faire passer auprès de nos contemporains un minimum de la culture et de la tradition chrétiennes – pour les ouvrir à la culture tout court –, il semble particulièrement opportun de recourir aux Pères de l'Eglise, eux qui, sur tous les plans et de façons si variées, ont pu analyser, expliquer, commenter, souvent de façon très accessible, tant d'aspects de la foi¹. Leur premier souci n'était-il pas de parler pour les (plus ou moins) croyants dont ils avaient la charge ? Prédicateurs, pasteurs ils s'attachaient d'abord à faire comprendre ce qu'implique la vie chrétienne avec des images et des expressions très concrètes ; leurs talents rhétoriques et littéraires étaient toujours au service de la foi et de son expression. Qu'ils aient écrits eux-mêmes leurs discours ou que des « secrétaires » ou clercs divers aient transcrit leurs propos au fur et à mesure de leur expression, les textes qui nous sont parvenus sont une source inépuisable de richesse pour tous ceux qui sont en recherche de Dieu. Les Pères, nourris de l'Ecriture, sont pour nous une voie d'accès supplémentaire à la Parole de Dieu. Dans leurs écrits, il y a des textes pour tous les jours et pour toutes les circonstances de la vie, pour la souffrance et pour la joie, pour découvrir ou approfondir, en tout cas toujours pour avancer...

Certes, les évêques, les prêtres, et même des laïcs, ont l'occasion de lire des textes des Pères dans la lecture quotidienne du Bréviaire ; mais il s'agit d'un contexte de découverte différent (la liturgie du jour) de celui de l'utilisation pastorale (en lien avec les activités quotidiennes de l'Eglise), ce qui fait que ceux qui connaissent le mieux les Pères sont peut-être insuffisamment sensibles aux possibilités que ces textes offrent pour tous les croyants². Au-delà des oeuvres disponibles, des anthologies ou des ouvrages présentant des extraits plus ou moins longs, il nous a semblé intéressant et suggestif ici d'insister sur la ressource constituée par les textes des Pères en lien avec la catéchèse : pour cela nous suivrons *grosso modo* le plan du Catéchisme de l'Eglise Catholique³. Ainsi ce numéro de *Documents Episcopat* aura peut-être le mérite de renforcer la conscience du plan du catéchisme pour de nombreux chrétiens qui n'y cherchent tout au plus à l'occasion qu'un renseignement sur une question, sans le pratiquer régulièrement. Pour ceux de nos contemporains qui n'accèdent que très difficilement à ce que l'on appelle « le langage d'Eglise » - reconnaissons-le parfois abstrait et complexe⁴ -, ils découvriront que le langage des Pères est souvent beaucoup plus accessible.

L'intérêt de la lecture des Pères au XXI^e siècle

Par une lecture guidée et progressive des Pères, il s'agit de se rattacher d'abord à toute la tradition de l'Eglise. En découvrant pour s'en nourrir la tradition des écrivains chrétiens, et ici particulièrement celle des prédicateurs et auteurs des premiers temps qui ont aidé à fonder l'Eglise, on cherchera à expliciter les questions principales qui se sont posées à elle du point de vue dogmatique, spirituel et moral. Les Pères, et tous ceux qui ont succédé aux

¹ Dans un petit ouvrage récemment paru, *36 questions sur Dieu avec les Pères de l'Eglise*, Mediaspaul, 2005, nous avons essayé pour un large public de présenter déjà des textes essentiels des Pères.

² Certains pratiquants laïcs signalent toutefois à l'occasion l'importance pour eux des petites citations des Pères données par exemple dans *Magnificat*.

³ Les courtes citations des Pères abondent dans *Le Catéchisme de l'Eglise catholique*, mais la perspective est très différente de la nôtre ici puisque, dans le *Catéchisme*, il s'agit de justifier les articles au moyen de citations bibliques ou patristiques. Ici il s'agit d'aller plus avant dans la découverte des Pères.

⁴ Cf. quelques remarques sur ce point dans un article paru dans *Vers de nouveaux visages d'Eglise...*, Actes de l'Université d'été 2005 du Catéchuménat : « Une initiation qui n'a pas de fin ? », pp. 121-130.

prédicateurs des premiers temps (écrivains chrétiens souvent également pasteurs, parfois gratifiés du titre de « docteurs »⁵), cherchaient à guider l’Eglise dans ses rapports avec un monde païen et idolâtre ; au fil des siècles et de l’histoire ils ont tous été amenés, par leurs écrits, à clarifier, expliciter, enseigner le sens de toute vie d’homme face à Dieu, le créateur de toute chose.

Dans la lettre à Diognète (d’un auteur anonyme, probablement de la fin du 2^e siècle), il est précisé ce qui fait la différence entre les chrétiens et les autres hommes :

« ... les Chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n’habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n’a rien de singulier. Ce n’est pas à l’imagination ou aux rêveries d’esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas comme tant d’autres, les champions d’une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s’acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n’abandonnent pas leurs nouveaux-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l’emporte en perfection sur les lois. (*A Diognète*, V, 1-10)

Bien peu de choses en fait pour distinguer les chrétiens ! Et ce texte mérite d’être lu ou relu par tous ceux qui s’interrogent sur la place et le rôle du chrétien dans la cité, tous ceux qui sont tentés par le repliement ou l’isolement conservatoire.

Quant à la langue des Pères, on verra que les images qu’ils utilisent, leurs comparaisons ou petites paraboles restent le plus souvent parfaitement valables aujourd’hui et très utiles pour faire accéder à un sens plus profond, pour laisser se déployer le symbole. Elles sont souvent beaucoup plus parlantes que des explications théoriques et abstraites. Avec eux, en partant du sens premier et concret d’un mot, on est amené à découvrir des significations auxquelles on n’aurait pas pensé. On prendra ici un seul exemple avec un texte d’Augustin d’Hippone (354-430) commentant la guérison du paralytique dans l’Evangile de Jean :

« En disant : *Prends ton grabat*, le Seigneur me semble donc avoir dit : Aime ton prochain. » (*Homélie sur l’Evangile de Jean*, Tr XVII, 8 : commentaire de Jn 5)

Augustin poursuit :

« ... il est nécessaire d’expliquer pourquoi c’est l’amour du prochain qui est recommandé dans l’ordre de prendre son grabat ; peut-être même sommes-nous choqués d’entendre que le prochain soit représenté par le grabat, une chose stupide et insensible. Que le prochain ne s’irrite pas de nous être présenté par une chose sans âme ni

⁵ On sait que l’Eglise accorde encore le titre de « docteur » à des saints particulièrement remarquables pour leurs contributions à l’élaboration de la foi chrétienne : cela a été le cas tout récemment (1997) pour la petite Thérèse de Lisieux.

sentiment. Notre Seigneur et sauveur Jésus Christ lui-même a été appelé *la pierre angulaire établie pour unir en lui les deux peuples* [Eph 2, 20 et 14]. Il a été appelé aussi le rocher d'où l'eau a jailli : *Le rocher était le Christ* [I Cor, 10, 4]. Si le rocher était le Christ, pourquoi donc s'étonner que le bois soit le prochain ? Non pas pourtant n'importe quel bois : de même qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel rocher, mais du rocher d'où l'eau avait jailli pour les assoiffés, ni de n'importe quelle pierre, mais de la pierre angulaire qui a uni en elle les deux murs venant de côtés différents, de même ce n'est pas n'importe quel bois que tu dois regarder comme le prochain, mais le grabat.

Qu'y a-t-il donc à remarquer dans le grabat, je t'en prie, qu'y a-t-il si ce n'est que cet homme, quand il était malade, était porté par le grabat et qu'une fois guéri il porte le grabat. Que dit l'Apôtre ? *Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi du Christ* [Gal, 6, 3]. La loi du Christ est donc la charité et la charité n'est accomplie que si nous portons mutuellement nos fardeaux : *nous supportant*, est-il dit *les uns les autres dans la dilection, attentifs à garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix* [Eph 4, 2-3]. Quand tu étais malade, ton prochain te portait ; tu es guéri, porte ton prochain. *Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez la loi du Christ*. C'est ainsi, ô homme, que tu accompliras ce qui te manquait. Par conséquent, *porte ton grabat*.

Mais quand tu l'auras pris, ne reste pas en place, *marche*. En aimant ton prochain, en prenant soin de ton prochain, tu fais du chemin. Où diriges-tu tes pas sinon vers le Seigneur ton Dieu, vers celui que nous devons *aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit* [Mt 22, 37] ? Nous ne sommes pas encore parvenus jusqu'au Seigneur, mais nous avons le prochain avec nous. Porte donc celui avec qui tu marches afin de parvenir jusqu'à celui avec qui tu désires demeurer. Donc, *prends ton grabat et marche*. » (*Hom. Sur l'Evangile de Jean Tr XVII, 9*)

C'est donc tout un « parcours catéchétique » que l'on peut bâtir avec les Pères. Les textes qui suivent ne seront que des illustrations courtes et limitées de la force de la parole des Pères, mais un support lorsque, trop timidement, nous hésitons à inviter nos contemporains à poursuivre leur recherche de la Vérité (la formule « à chacun sa vérité » est actuellement le support de tous les individualismes). N'oublions-nous pas que c'est *tous ensemble* que nous pouvons chercher Celui qui s'est dit lui-même « le Chemin, la Vérité, la Vie » :

« J'aime, dis-tu, mais par quel chemin dois-je suivre ? Si le Seigneur ton Dieu t'avait dit : *Je suis la Vérité et la Vie*, dans ton désir de la vérité, dans ta poursuite de la Vie, tu chercherais de suite le chemin pour parvenir à ces biens et tu te dirais : C'est un grand bien que la Vérité, c'est un grand bien que la Vie ; si seulement il existait un chemin pour mener mon âme jusque-là ! Tu cherches par où aller ? Ecoute celui qui dit en premier lieu : *Je suis le Chemin*. Avant de te dire où aller, il a commencé par te dire par où aller : *Je suis*, dit-il, *le Chemin* ; où mène ce Chemin ? *Et la Vérité et la Vie* [Jn 14, 6]. Il t'a dit d'abord par où aller, il t'a dit ensuite où aller : Je suis le Chemin, je suis la Vérité, je suis la Vie. Demeurant auprès du Père, il est la Vérité et la Vie ; en se revêtant de la chair, il s'est fait le Chemin. Il ne t'est pas dit : Travaille pour chercher le chemin qui te mènera à la Vérité et à la Vie ; non, ce n'est pas là ce qui t'est dit. Lève-toi, paresseux, le Chemin est venu lui-même jusqu'à toi et il t'a réveillé de ton sommeil, toi qui dormais, si du moins il t'a réveillé ; *Lève-toi et marche* [Jn 5, 8]. Tu essaies peut-être de marcher et tu ne peux pas parce que tes pieds te font mal. Pourquoi les pieds te font-ils mal ? Ont-ils couru sous les ordres de l'avarice à travers des terrains raboteux ? Mais le Verbe de Dieu a guéri aussi les boiteux. Regarde, dis-tu, j'ai les pieds en bon état,

mais je ne vois pas le chemin. Il a aussi illuminé les aveugles. » *Homélie sur l'Évangile de Jean*, Tr 34, 9, pp. 139-141 (Bibliothèque Augustinienne, 73A).

La profession de la foi

L'homme, par son origine divine (c'est ce que signifie la proclamation d'un Dieu créateur de toute chose) est capable de Dieu : il cherche Dieu, même si la faute originelle – qui précisément a consisté pour l'homme à se prendre comme mesure de toute chose⁶ – l'a détourné de son créateur et a entraîné tout le cortège de souffrances liées à l'absence de Dieu (plus exactement au refus de l'homme qui toujours veut faire comme si Dieu n'existait pas). Mais l'homme reste capable de Dieu. St Irénée (v. 130-208) sur ce point est explicite :

« Le verbe de Dieu qui a habité dans l'homme [...] s'est fait Fils de l'homme pour accoutumer l'homme à saisir Dieu et accoutumer Dieu à habiter dans l'homme, selon le bon plaisir du Père. » (Irénée, *Contre les Hérésies*, III, 20, 3)

Ou encore :

« Par lui-même, en effet, l'homme ne pourra jamais voir Dieu ; mais Dieu, s'il le veut, sera vu des hommes, de ceux qu'il veut, quand il veut et comme il veut. Car Dieu peut tout : vu autrefois par l'entremise de l'Esprit selon le mode prophétique, puis vu par l'entremise du Fils selon l'adoption, il sera vu encore dans le royaume des cieux selon la paternité, l'Esprit préparant d'avance l'homme pour le fils de Dieu, le Fils le conduisant au Père, et le Père lui donnant l'incorruptibilité et la vie éternelle, qui résultent de la vue de Dieu pour ceux qui le voient. Car, de même que ceux qui voient la lumière sont dans la lumière et participent à sa splendeur, de même ceux qui voient Dieu sont en Dieu et participent à sa splendeur. Or vivifiante est la splendeur de Dieu. Ils auront donc part à la vie, ceux qui voient Dieu. Tel est le motif pour lequel Celui qui est insaisissable, incompréhensible et invisible s'offre à être vu, compris et saisi par les hommes : c'est afin de vivifier ceux qui le saisissent et qui le voient. Car, si sa grandeur est inscrutable, sa bonté aussi est inexprimable, et c'est grâce à elle qu'il se fait voir et qu'il donne la vie à ceux qui le voient. Car il est impossible de vivre sans la vie, et il n'y a de vie que par la participation à Dieu, et cette participation à Dieu consiste à voir Dieu et à jouir de sa bonté. (*Contre les hérésies*, IV, 20, 5, p. 472)

La rencontre entre Dieu et l'homme est rapportée tout au long des Alliances de l'Ancien Testament jusqu'à l'Alliance nouvelle dans le Christ : c'est cette histoire que chacun vit dans son existence qui est faite de rencontres et d'éloignements. Dieu sans se lasser, s'offre à l'homme, vient le chercher jusque dans son péché – découverte fondamentale qui a entraîné la conversion de St Augustin. Combien de fois cherchons-nous Dieu encore au loin, au-dehors alors qu'il est au-dedans de nous :

« Bien tard je t'ai aimée,
ô beauté si ancienne et si nouvelle,
bien tard je t'ai aimée !

Et voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors

⁶ Péché dont nous savons bien qu'il n'est pas seulement *historiquement* originel, mais surtout *ontologiquement* et qu'il se renouvelle précisément en chacun de nous – d'où la nécessité du salut apporté par le Christ et du baptême qui est le signe (sacrement) de cette alliance fondamentale et définitive de Dieu avec l'homme.

et c'est là que je te cherchais,
 et sur la grâce de ces choses que tu as faites,
 pauvre disgracié, je me ruais !
 Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi ;
 elles me retenaient loin de toi, ces choses qui pourtant,
 si elles n'existaient pas en toi, n'existeraient pas !
 (*Confessions* X, xvii, 38)

Dieu, quant à lui, est toujours à l'initiative de la rencontre : par l'Incarnation, s'accomplit l'Alliance définitive où Dieu *progress*e vers son image :

« Le Verbe de Dieu qui est éternel, invisible, incompréhensible, incorporel, principe né du principe, lumière née de la lumière, source de la vie et de l'immortalité, empreinte exacte du premier modèle et pensée de celui-ci, progresse vers son image Il prend chair pour sauver la chair, il s'unit à une âme raisonnable pour sauver mon âme ; il veut purifier le semblable par le semblable et il devient totalement homme, sauf en ce qui concerne le péché. » (Grégoire de Nazianze (v. 330-390), *Homélie pour la Pâque* (Hom. 45), 9.22.).

Les commentaires du Credo, du symbole des apôtres ou du Credo de Nicée-Constantinople sont nombreux. Si l'on se réfère au Symbole des apôtres, « donné » solennellement aux catéchumènes pendant le Carême et dont ils devaient faire la « reddito » avant le baptême, on trouve des explications aussi bien par exemple chez Augustin (notamment dans le *De Catechizandis Rudibus*, accessible en français sous le titre de *La première catéchèse*, ou *Catéchèse des débutants*) que chez Cyrille de Jérusalem (dans ses *Catéchèses Baptismales*), et beaucoup d'autres : ces commentaires s'adressent à des gens dont la foi est certes vive, mais dont les *connaissances* sont souvent très limitées. Et nos contemporains gagneraient à lire ces textes pour avancer plus profondément dans la compréhension de paroles mécaniquement récitées. Les Pères sont conscients de la difficulté rencontrée par tous pour essayer de *comprendre* (d'entrer un peu plus dans le mystère de) la « Trinité » divine. Grégoire de Nazianze qui récapitule les difficultés de toutes les époques voit dans la Bible et ses articulations (Ancien et Nouveau Testaments) la pédagogie divine à l'œuvre pour un accompagnement de l'homme en recherche de Dieu :

« Dieu n'a pas voulu que ses bienfaits nous fussent imposés de force, mais qu'ils fussent reçus volontairement. Aussi a-t-il agi comme un pédagogue ou un médecin, supprimant quelques traditions ancestrales, en tolérant d'autres... Ainsi, par des changements partiels, les hommes se sont trouvés comme furtivement entraînés vers l'Évangile. L'Ancien Testament a clairement manifesté le Père, obscurément le Fils. Le Nouveau a révélé le Fils et fait entendre la divinité de l'Esprit. Aujourd'hui, l'Esprit vit parmi nous et se fait plus clairement connaître. Il eût été périlleux, en effet, alors que la divinité du Père n'était point reconnue, de prêcher ouvertement le Fils ; et tant que la divinité du Fils n'était point admise, d'imposer, si j'ose dire, en surcharge, le Saint-Esprit. On eût pu craindre que, comme des gens chargés de trop d'aliments ou comme ceux qui fixent sur le soleil des yeux encore débiles, les fidèles ne perdissent cela même qu'ils avaient déjà acquis. Il fallait, au contraire, par des additions partielles et, comme dit David, par des ascensions de gloire en gloire, que la splendeur de la Trinité rayonnât progressivement. » (Grégoire de Nazianze : *Discours théologiques*, cité in Jean-René Bouchet : *Lectionnaire pour les dimanches et pour les fêtes*, Cerf, 1994, pp. 235-236)

Comme le dit Augustin,

« La compréhension est la récompense de la foi. Ne cherche donc pas à comprendre pour croire, mais crois afin de comprendre, parce que si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. » (*Homélie sur l'Évangile de Jean*, Tract. XXIX, 6, p. 707).

N'est-ce pas d'ailleurs une saine invitation pour nous-mêmes qui imaginons souvent que c'est le jour où nous comprendrons que nous serons prêts à croire ? Mais nous ne comprendrons jamais à proportion de cette foi à laquelle nous invite le Christ qui, seulement grosse comme un grain de sénevé, serait susceptible de déplacer des montagnes. N'est-ce pas de la foi qu'il faut partir – même de cette foi ténue qui est celle « d'hommes de peu de foi » - ou même simplement du désir qui est en tout homme avant même qu'il soit conscient d'être habité par la foi en un Dieu vivant ?

« Donne-moi quelqu'un qui aime, et il sentira la vérité de ce que je dis. Donne-moi un homme tourmenté par le désir, donne-moi un homme passionné, donne-moi un homme en marche dans ce désert et qui a soif, qui soupire après la source de l'éternelle patrie, donne-moi un tel homme, il saura ce que je veux dire. » (Augustin, *Homélie sur l'Évangile de Jean*, Tract. XXVI, 4).

La foi commence avec le désir et s'achève dans la connaissance promise pour ce jour où « nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1 Jn 3, 2), dans cette éternité attendue par Gueric d'Igny (v. 1070-1157) :

« ... quand la foi elle-même se changera en connaissance, l'espérance en possession, le désir en jouissance. » (Gueric d'Igny, *IIe Sermon pour l'Épiphanie*, 4)

La célébration du mystère chrétien

La liturgie, moment et lieu de rencontre privilégié entre Dieu et l'homme, alors que Dieu par pure grâce se donne à l'homme qui lui *rend grâce* dans l'assemblée ecclésiale, est déjà comme un moment d'éternité. Unis tout particulièrement dans l'eucharistie qui est *la source et le sommet* de la vie chrétienne, nous célébrons, avec toute la création, la gloire du Seigneur : avec les produits du travail des hommes (pain, vin...), avec la nature dans sa beauté (les fleurs), nos voix montant vers Dieu pour un cantique nouveau, le corps dressé et tourné vers le ciel, nous respirons la bonne odeur du Christ qui s'élève comme l'encens de notre prière. Tous les sens de l'homme sont mis à contribution pour louer Dieu. La prière d'Augustin au chapitre X des *Confessions* déjà citée se prolonge dans l'évocation des cinq sens de l'homme :

« Tu as appelé, tu as crié et tu as brisé ma surdité ;
tu as brillé, tu as resplendi et tu as dissipé ma cécité ;
tu as embaumé, j'ai respiré et haletant j'aspire à toi ;
j'ai goûté, et j'ai faim et j'ai soif ;
tu m'as touché et je me suis enflammé pour ta paix. »
(*Confessions* X, xvii, 38)

L'Eucharistie, célébration sacramentelle du mystère pascal, est le modèle de toutes nos célébrations, comme l'ont récemment rappelé les évêques (cf. *Aller au cœur de la foi*).

C'est par l'Eucharistie, sacrement de l'unité, que le Corps du Christ se construit, ce que soulignaient déjà des Pères. Avant Augustin lui-même qui insiste dans les *Homélie sur l'Évangile de Jean* (XXVI, 17) sur le fait que le pain et le vin sont avant tout signes de l'unité (des éléments multiples – grains de blé, grappes - sont unis pour former *un seul pain, un seul vin...*), on trouvait cette idée dans la *Didachè* et chez Cyprien de Carthage (v. 200-258) :

« Que les âmes chrétiennes soient unies entre elles par le lien ferme et indissoluble de la charité, c'est ce que montrent les sacrifices mêmes du Seigneur. En effet, quand le Seigneur appelle son corps le pain fait de la réunion d'un grand nombre de grains, il marque l'unité de notre peuple qu'il figurait. Et quand il appelle son sang le vin exprimé d'un grand nombre de grappes et de grains et formant une liqueur unique, il marque que notre troupeau est fait d'une multitude ramenée à l'unité. » (Cyprien, Epist. 69, 5, 2).

Reprenant ces paroles : « *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui* » [Jn 6, 56], Augustin quant à lui ajoute :

« Manger cette nourriture et boire cette boisson, c'est donc demeurer dans le Christ et avoir le Christ demeurant en soi. [...] Nous vivons [aussi] pour lui en le mangeant, c'est-à-dire en le recevant, lui qui est la Vie éternelle, cette Vie que nous n'avions pas de par nous-mêmes... » (Tr, XXVI, 18-19).

La liturgie de l'Église ne se limite pas à la célébration de l'eucharistie et il est bon de rappeler les autres formes qu'elle peut prendre en nous ouvrant à la célébration perpétuelle : la prière des heures qui ponctue la journée du moine rappelle à tous les croyants qu'il faut prier sans cesse, même si les formes de la prière varient. Augustin, rappelant que « ton désir est ta prière » nous invite à creuser notre désir, à l'exciter dans la prière pour recevoir ce que Dieu veut nous donner, c'est-à-dire lui-même, alors que nous sommes de si petite capacité (Commentaire sur le Psaume 37, Lettre à Proba...). Le cantique nouveau est chanté par des hommes nouveaux qui ont reçu un commandement nouveau :

« *Chantez au Seigneur un cantique nouveau. Au vieil homme l'ancien cantique, au nouvel homme, un cantique nouveau* », En. In Ps 149).

Et le « cantique nouveau », c'est le chanteur lui-même, dit Augustin dans le même texte !

C'est ainsi encore que Dieu vient nous rejoindre dans les sacrements à toutes les époques de notre vie. Notamment au commencement de la vie chrétienne, les catéchumènes sont appelés au baptême, à la confirmation, à l'eucharistie. L'Église est née du côté du Christ en Croix, nouvelle Eve, au moment où s'échappent du corps du Christ percé par le soldat l'eau du baptême et le sang de l'eucharistie, ainsi que l'exprime par exemple St Jean Chrysostome (v.350-407) :

« Et il jaillit de son côté de l'eau et du sang. Ne passe pas avec indifférence, mon bien-aimé, auprès du mystère. Car j'ai encore une autre interprétation mystique à te donner. J'ai dit que cette eau et ce sang étaient le symbole du baptême et des mystères. Or, l'Église est née de ces deux sacrements : par ce bain de la renaissance et de la rénovation dans l'Esprit, par le baptême donc, et par les mystères. Or, les signes du baptême et des mystères sont issus du côté. Par conséquent le Christ a formé l'Église à partir de son côté, comme il a formé Eve à partir du côté d'Adam. » (St Jean Chrysostome : *Catéchèse baptismale*, 3, 13-19, Sources Chrétiennes, vol. 50, pp. 174-177)

La liste des sacrements de l'Église, ramenée à sept, chacun reprenant un geste accompli par le Christ, a été établie définitivement au XIIe-XIIIe siècles. Au-delà des sacrements de l'initiation chrétienne, nous recevons tout particulièrement la grâce de Dieu lors de sacrements marquant les étapes de notre vie : mariage, ordination. Mais Dieu se manifeste aussi toujours avec le « sacrement du pardon » ou « réconciliation », sacrement du plus grand Amour, sacrement par lequel, alors que nous sommes indignes, Dieu nous rappelle qu'il a donné sa vie pour des indignes et que son Amour infini est là pour nous apporter autant que nécessaire sa miséricorde infinie. Cet Amour de Dieu se manifeste encore très spécifiquement lorsque la maladie nous atteint et que le sacrement des malades, selon une grâce particulière, nous configure au Christ souffrant pour le péché du monde.

« Où donc notre fragilité peut-elle trouver repos et sécurité, sinon dans les plaies du Sauveur ? Je m'y sens d'autant plus protégé que son salut est plus puissant. L'univers chancelle, le corps pèse de tout son poids, le diable tend ses pièges : je ne tombe pas, car je suis campé sur un roc solide. J'ai commis quelque grave péché : ma conscience se trouble, mais elle ne perd pas courage, puisque je me souviens des plaies du Seigneur, qui a été transpercé à cause de mes fautes. Rien n'est à ce point voué à la mort que la mort du Christ ne puisse le libérer. Dès que je pense à cette médecine si forte et efficace, la pire des maladies ne m'effraie plus.

[...]

Pour moi, ce qui me manque par ma faute, je le tire hardiment des entrailles du Seigneur, car la miséricorde y abonde, et elles sont percées d'assez de plaies pour que l'effusion se produise. Ils ont percé ses mains, ses pieds, et d'un coup de lance son côté. Par ces trous béants, je puis goûter *le miel de ce roc et l'huile qui coule de la pierre très dure*, c'est-à-dire goûter et voir *combien le Seigneur est bon*. Il formait des pensées de paix et je ne le savais pas... » (St Bernard (1090-1153), *Homélie sur le Cantique des cantiques*, 61).

Le pardon précède la faute, comme la vie précède la mort, comme Dieu précède l'homme. Le premier péché est précisément de nier cet ordre essentiel. N'enfermons pas Dieu dans ses sacrements et rappelons que les grâces qu'Il donne à profusion dépassent toujours celles qui nous sont données dans les sept sacrements (repères destinés à ponctuer ou à accompagner notre vie de foi). Il faut rappeler les grâces qui touchent les catéchumènes bien avant leur baptême, ainsi que celles qui souvent, malgré l'épreuve, retombent sur la famille et les proches au moment de la mort d'un défunt ; il convient encore de chercher tout au long de notre vie les marques de cet amour gratuit de Dieu, en nous et en nos frères, même lorsqu'ils n'ont pas encore reçu le baptême. Le chrétien n'est-il pas celui qui doit passer de la recherche des preuves (de l'existence de Dieu) à la vision des signes ?

La vie dans le Christ

En attendant la vie éternelle dans laquelle nous retrouverons pleinement la ressemblance avec Dieu (« Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est », 1 Jean 3, 2), nous savons déjà que nous avons été créés à l'image de Dieu et que nous ne pouvons impunément renier cette image, ignorer que c'est Dieu qui est dans ce frère que je vois souffrir, que je vois méprisé, dont je vois bafouer la liberté (liberté qui doit être libérée mais qui est la marque la plus profonde de Dieu en l'homme). C'est là la première raison d'être de la Loi morale : elle balise le chemin de celui qui est encore trop faible pour affronter le vent du large, elle est là pour *ordonner*

vers Dieu celui qui a besoin que lui soit rappelé le bien et le mal – car nous avons trop tendance à prendre pour « bien » ce qui nous fait immédiatement plaisir, et pour mal ce que nous considérons comme une entrave à notre « liberté » immédiate et qui n'est souvent que l'esclavage dans lequel nous nous complaisons. Basile de Césarée (329-374), dans ses *Grandes Règles monastiques*, Quest. 2, rép. 2-4, évoque à la fois la merveilleuse pédagogie de Dieu et son inlassable miséricorde pour nous rendre à la vie :

« Voici le bienfait qu'il est absolument impossible d'oublier, que tout homme, doué d'intelligence et de saine raison, ne peut passer sous silence, et dont cependant personne ne peut parler comme il faudrait. Dieu avait créé l'homme à son image et ressemblance ; il l'avait rendu digne de le connaître lui-même ; il l'avait mis au-dessus des autres animaux en le dotant de la raison ; il lui avait donné la jouissance des incomparables beautés du Paradis et avait fait de lui le souverain de tout ce qu'il y a sur la terre. Puis l'homme se laissa tromper par le serpent, tomba dans le péché et, par le péché, dans la mort et dans tous les maux qui y conduisent. Cependant, Dieu ne l'abandonna pas. Il lui donna d'abord le secours de la Loi ; il désigna les anges pour le garder et prendre soin de lui ; il envoya des prophètes pour lui reprocher sa méchanceté et lui enseigner la vertu ; il brisa par des menaces ses tendances au mal, et excita par des promesses son attrait pour le bien, en montrant continuellement, par des exemples divers, l'aboutissement de ces deux chemins. Et, alors qu'après tous ces bienfaits et beaucoup d'autres, nous nous obstinions dans la désobéissance, Dieu ne s'est pas détourné de nous. Non, la bonté du Seigneur ne nous a pas abandonnés et nous n'avons pas découragé son amour envers nous, bien que nous ayons outragé notre bienfaiteur en demeurant insensibles à toutes ses attentions. Bien au contraire, nous avons été tirés de la mort et rendus à la vie par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Nous oublions trop souvent cette image de Dieu, en nous-mêmes, mais également en tous nos frères. La lutte contre toute injustice, toute haine, ou même simplement contre l'indifférence – doit être au cœur de nos vies de chrétiens ; ces sentiments devraient nous être impossibles sachant que nos frères sont la manifestation du Seigneur près de nous (Mt 25, 31-46).

L'homme ne peut vivre seul et personne ne peut se sauver tout seul. C'est tout le Corps du Christ qui est sauvé par Lui et nous savons que dès lors qu'il manque un seul membre à ce Corps, c'est tous qui en sont privés (St Paul) : le salut a été apporté à toutes les nations, et le Christ nous a invités à partir à la recherche de la brebis perdue comme à aller « aux extrémités de la terre ». Mais ne simplifions pas les choses ; la brebis perdue, c'est sans doute celle qui n'a pas encore entendue la voix du berger, mais c'est aussi chacun de nous qui s'égare dans son péché. Écoutons la prière de Saint André de Crète (v. 660-740) dans son grand Canon de Carême :

« Ô mon Sauveur, épargne ta créature, retrouve-moi comme le pasteur retrouve la brebis, arrache-moi au loup qui dévore et fais de moi une brebis de ton bercail. Après avoir dissipé mon patrimoine dans le dérèglement, je me sens dépourvu des fruits de la vraie vie et, tourmenté par la faim, je m'écrie : Père des miséricordes, viens à moi et fais-moi miséricorde. » (Du Grand Canon, 9^e ode, trop. 21, 41)

Comme le rappelle Isaac de l'Etoile (abbé cistercien en 1147), non seulement aucun membre ne peut se séparer des autres, mais l'on ne peut séparer le corps de la tête :

« Garde-toi bien de séparer la tête du corps ; n'empêche pas le Christ d'exister tout entier; car le Christ n'existe nulle part tout entier sans l'Eglise, ni l'Eglise sans le Christ. Le Christ total, intégral, c'est la tête et le corps... » (*Hom. Pour le 3^e Dimanche après l'Epiphanie*, sur Matthieu 8, - Hom. 11)

Et saint Cyrille d'Alexandrie (v. 380-444) s'écrie :

« Si nous formons tous entre nous un même corps dans le Christ, et non pas seulement entre nous, mais avec lui, puisque évidemment il est en nous par sa propre chair, comment donc notre unité entre nous et dans le Christ n'est-elle pas déjà visible ? Car le Christ est le lien de l'unité, étant en lui-même Dieu et homme. » (*Commentaire de l'Evangile de Jean*, 11, 11).

Comment Dieu peut-il être tout en tous (1 Co 12, 6 ; 15, 28) pour permettre à l'homme à son tour de « devenir Dieu » (les Pères dès Irénée, ou Hippolyte de Rome annoncent cette divinisation de l'homme comme étant le dessein fondamental de Dieu) en suivant le Christ qui retourne au Père ? St Bernard essaie de nous le faire comprendre par une image :

« De même qu'une petite goutte d'eau versée dans une grande quantité de vin semble ne plus exister, prenant le goût du vin et sa couleur ; et de même que le fer rougi à blanc est parfaitement semblable à du feu, ayant dépouillé sa forme première et propre ; et de même que l'air traversé par la lumière du soleil revêt l'éclat même de la lumière, au point qu'il semble non seulement illuminé mais lumière même, ainsi faudra-t-il que dans les Saints le sentiment humain se fonde, d'une certaine manière qu'il n'est pas possible de dire, se fonde tout entier dans la volonté de Dieu. Autrement, comment Dieu serait-il "tout en tous" si quelque chose de l'homme restait en l'homme ? Sa substance, certes, restera, mais en une autre forme, une autre gloire, une autre puissance. » (St Bernard : *Traité de l'Amour de Dieu*, X, 28)

Le débat sur la loi et la grâce a traversé les siècles d'histoire de l'Eglise. Si la loi a agi comme un pédagogue pour ramener l'homme vers Dieu, la venue du Christ venu accomplir la loi permet de s'écrier que « tout est grâce » : c'est par pure grâce que nous sommes sauvés - mais cet Amour gratuit de Dieu est accordé également à tous les hommes et la grâce est partout :

« ... elle nous a devancés pour que nous soyons guéris, car elle nous suit encore pour qu'une fois guéris nous soyons vivifiés ; elle nous devance pour que nous soyons appelés, elle nous suit pour que nous soyons glorifiés ; elle nous devance pour que nous vivions selon la piété, elle nous suit pour que nous vivions à jamais avec Dieu car sans lui nous ne pouvons rien faire. » (Augustin : *De nat. et grat.*, XXXI, 35, pp. 309-311).

Qu'il est difficile de parler de l'Esprit Saint ! Plus difficile encore d'expliquer quel est son rôle en nous et dans l'Eglise ! Au IV^e siècle Cyrille de Jérusalem (v.315-386) savait trouver des mots tout simples dont nous pourrions encore souvent nous inspirer – le lien de l'eau avec le baptême étant encore susceptible de nombreuses richesses symboliques :

« L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante pour la vie éternelle. C'est une eau toute nouvelle, vivante, et jaillissante, jaillissant pour ceux qui en sont dignes. Pour quelle raison le don de l'Esprit est-il appelé une "eau" ? C'est parce que l'eau est à la base de tout ; parce que l'eau produit la végétation et la vie ; parce que l'eau descend du ciel sous forme de pluie ; parce qu'en tombant sous une seule forme, elle

opère de façon multiforme. [...] Elle est différente dans le palmier, différente dans la vigne, elle se fait toute à tous. Elle n'a qu'une seule manière d'être, et elle n'est pas différente d'elle-même. La pluie ne se transforme pas quand elle descend ici ou là mais, en s'adaptant à la constitution des êtres qui la reçoivent, elle produit en chacun ce qui lui convient.

L'Esprit Saint agit ainsi. Il a beau être un, simple et indivisible, *il distribue ses dons à chacun, selon sa volonté*. De même que le bois sec, associé à l'eau, produit des bourgeons, de même l'âme qui vivait dans le péché, mais que la pénitence rend capable de recevoir le Saint-Esprit, porte des fruits de justice. Bien que l'Esprit soit simple, c'est lui, sur l'ordre de Dieu et au nom du Christ, qui anime de nombreuses vertus.

Il emploie la langue de celui-ci au service de la sagesse : il éclaire par la prophétie l'âme de celui-là ; il donne à un autre le pouvoir de chasser les démons ; à un autre encore celui d'interpréter les divines Ecritures. Il fortifie la chasteté de l'un, il enseigne à un autre l'art de l'aumône, il enseigne à celui-ci le jeûne et l'ascèse, à un autre il enseigne à mépriser les intérêts du corps, il prépare un autre encore au martyre. Différent chez les différents hommes, il n'est pas différent de lui-même, ainsi qu'il est écrit : *Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous.* »

(Catéchèse sur le Saint-Esprit : *Extraits de la Catéchèse 18 sur le Symbole de la Foi, 23-25*)

Pour parler de l'Eglise elle-même, ce Corps du Christ déchiré de mille façons, c'est en développant la métaphore de la construction qu'Augustin souligne que c'est l'Amour de Christ qui ajuste et assemble les pierres :

« La solennité qui nous réunit est la dédicace d'une maison de prière. La maison de nos prières, nous y sommes ; la maison de Dieu, c'est nous-mêmes. Si la maison de Dieu, c'est nous-mêmes, nous sommes construits en ce monde, pour être consacrés à la fin du monde. L'édifice, ou plutôt sa construction, se fait dans la peine ; la dédicace se fait dans la joie.

Ce qui se passait, quand s'élevait cet édifice, c'est ce qui se passe maintenant quand se réunissent ceux qui croient au Christ. Lorsque l'on croit, c'est comme lorsque l'on coupe du bois dans la forêt et que l'on taille des pierres dans la montagne ; lorsque les croyants sont catéchisés, baptisés, formés, c'est comme s'ils étaient sciés, ajustés, rabotés par le travail des charpentiers et des bâtisseurs.

Cependant, on ne fait la maison de Dieu que lorsque la charité vient tout assembler. Si ce bois et cette pierre n'étaient pas réunis selon un certain plan, s'ils ne s'entrelaçaient pas de façon pacifique, s'ils ne s'aimaient pas, en quelque sorte, par cet assemblage, personne ne pourrait entrer ici. Enfin, quand tu vois dans un édifice les pierres et le bois bien assemblés, tu entres sans crainte, tu ne redoutes pas qu'il s'écroule. »

(Sermon de Saint Augustin pour la dédicace d'une Eglise, Sermon 336, 1, 6)

Les exigences gravées sur les Tables de la Loi, avec le Christ ont été ramenées à un seul commandement, le *commandement nouveau*, le commandement de l'Amour. Le plus souvent c'est sur ce commandement nouveau que portent les commentaires des Pères. Le texte d'Augustin cité ci-dessus se poursuit :

« Le Christ Seigneur, parce qu'il voulait entrer et habiter en nous, disait, comme pour former son édifice : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous*

aimiez les uns les autres. C'est un commandement, dit-il, que je vous donne. Vous étiez vieux, vous n'étiez pas une maison pour moi, vous étiez gisants, écroulés. Donc, pour sortir de votre ancien état, de votre ruine, aimez-vous les uns les autres. »
(Sermon de Saint Augustin pour la dédicace d'une Eglise, Sermon 336, 1, 6)

Tertullien (v.160-v.220) rappelle comment les commandements de Dieu ouvrent le chemin de la prière :

« Quand on se souvient des commandements de Dieu, cela ouvre pour la prière le chemin vers le ciel. Voici ce que le Seigneur nous demande avant tout : si tu t'es disputé avec ton frère, ou si tu lui as fait du mal, mets-toi d'accord avec lui avant de te présenter devant l'autel de Dieu. Comment peux-tu recevoir la paix de Dieu si tu n'as pas la paix ? Comment peux-tu recevoir le pardon de tes fautes si tu ne donnes pas le pardon ? Si tu es en colère contre un frère, comment le Père peut-il écouter ta prière ? En effet, Dieu nous a interdit toute colère, même un début de colère.

[...]

Le cœur qui s'applique à la prière doit être absolument libre, vide non seulement de colère, mais de tout ce qui peut le troubler. Il doit ressembler à l'Esprit auquel il s'adresse. Un esprit qui n'est pas pur, est-ce que l'Esprit saint peut le reconnaître ? Un esprit triste, est-ce que l'Esprit joyeux de Dieu peut le reconnaître ? Un esprit encombré, est-ce que l'Esprit de Dieu qui est un esprit de liberté peut le reconnaître ? »

(Tertullien : *La prière*, 11-12, traduction in *La prière des Pères. De Tertullien à Jacques de Saroug*, Bayard Editions / Centurion, pp. 24-25)

La prière chrétienne

Origène (185-252/254) nous fait réfléchir aux objections avancées par celui qui voudrait montrer que la prière est inutile. Que répondre aux affirmations que nous entendons tous les jours ? La prière est *inutile* pour ceux qui ne croient pas en Dieu : pourtant beaucoup de ceux qui se disent incroyants prient ! Quant aux croyants eux-mêmes, s'ils jugent parfois la prière inutile car « Dieu sait tout d'avance », ou « décide tout d'avance », « il a tout prévu avant notre naissance »..., pourront-ils rester indifférents aux réponses d'Origène (*La prière*, 6 sq) qui tendent toutes à montrer la profonde liberté de l'homme ? S'il ne s'agit pas de nier la connaissance que Dieu a des événements à l'avance, « nous ne devons pas la regarder comme la cause des événements ou des actes que nous posons et décidons librement » (*La prière*, 6). Augustin, quant à lui, a écrit un des plus beaux textes sur la prière de demande :

« Pour nous faire obtenir cette vie bienheureuse, celui qui est en personne la Vie véritable nous a enseigné à prier. Non pas avec un flot de paroles comme si nous devions être exaucés du fait de notre bavardage : en effet, comme dit le Seigneur lui-même, nous prions celui qui sait, avant que nous le lui demandions, ce qui nous est nécessaire. [...]

Il sait ce qui nous est nécessaire avant que nous le lui demandions ? Alors, pourquoi nous exhorte-t-il à la prière continuelle ? Cela pourrait nous étonner, mais nous devons comprendre que Dieu notre Seigneur ne veut pas être informé de notre désir, qu'il ne peut ignorer. Mais il veut que notre désir s'excite par la prière, afin que nous soyons capables d'accueillir ce qu'il s'appête à nous donner. Car cela est très grand, tandis que nous sommes petits et de pauvre capacité !

[...]

C'est donc dans la foi, l'espérance et l'amour, par la continuité du désir, que nous prions toujours. Mais nous adressons aussi nos demandes à Dieu par des paroles, à intervalles déterminés selon les heures et les époques : c'est pour nous avertir nous-mêmes par ces signes concrets, pour faire connaître à nous-mêmes combien nous avons progressé dans ce désir, afin de nous stimuler nous-mêmes à l'accroître encore. Un sentiment plus vif est suivi d'un progrès plus marqué. Ainsi, l'ordre de l'Apôtre : *Priez sans cesse*. signifie tout simplement : La vie bienheureuse, qui n'est autre que la vie éternelle auprès de Celui qui est seul à pouvoir la donner, désirez-la sans cesse. » (*Lettre à Proba*).

Beaucoup de Pères, distinguent quatre grands types de prière : demande, intercession, action de grâces et louange. Jean Cassien (v. 360-432), déclare toutes les formes de prière aussi nécessaires, et invite surtout à progresser dans la prière selon des degrés de pureté :

« Et la même personne peut, tour à tour, suivant les dispositions de son cœur, offrir des demandes, des promesses, des supplications, avec beaucoup de ferveur et de pureté.

Pourtant, la prière de demande semble convenir davantage aux commençants. En effet, les habitudes mauvaises et leur souvenir percent encore leur cœur comme des flèches.

La promesse est pour ceux qui ont déjà fait des progrès dans la vie avec Dieu. Ils cherchent à avancer sur la route des habitudes bonnes et leur cœur a déjà atteint un niveau élevé.

La supplication est pour ceux qui respectent vraiment leurs promesses dans tout ce qu'ils font. Ils voient la faiblesse des autres, ils les aiment, et cela les pousse à prier pour eux.

Le remerciement est surtout pour ceux qui ont arraché de leur cœur l'épine qui les blessait quand ils se rendaient compte de leurs fautes. Maintenant ils sont en sécurité. Avec un esprit très pur, ils regardent les dons merveilleux de Dieu, toutes ses marques de tendresse, celles du passé, celles du présent, celles qu'il prépare pour l'avenir. Alors leur cœur, plein de ferveur, est emporté dans une prière de feu. Cette prière, la bouche des hommes ne peut ni l'atteindre ni l'exprimer.

(Jean Cassien, Conférences sur la prière, 1^{ère} conférence d'abba Isaac, 15, cité in *La prière des Pères. De Tertullien à Jacques de Saroug*, SODEC/AIM, Bayard Editions / Centurion, 1997, pp. 147)

Ces « degrés » et ces types de prière, bien connus des spirituels, le sont sans doute moins des « commençants ». Jean Cassien nous invite à ne jamais envisager les types de prière avec rigidité. Il souligne que le Seigneur Jésus a utilisé les quatre formes de prière. Ce sont les dispositions de celui qui prie, qui peuvent le mener au plus haut degré de l'oraison jusqu'à l'extase – ce que Jean Cassien appelle « la prière de feu » (op. cit. 25). Veillons cependant à ne pas décourager celui qui progresse lentement dans la prière et rappelons simplement (les Pères sont tous d'accord là-dessus) qu'il faut prier sans cesse :

« ... ton désir est ta prière ; si le désir est continu, la prière est continue. Ce n'est pas pour rien que l'Apôtre a dit : *Priez sans relâche*. Peut-il le dire parce que, sans relâche, nous fléchissons le genou, nous prosternons notre corps, ou nous élevons les mains ? Si nous disons que c'est là notre prière, je ne crois pas que nous puissions le faire sans relâche.

Il y a une autre prière, intérieure, qui est sans relâche : c'est le désir. Que tu te livres à n'importe quelle autre occupation, si tu désires ce loisir du sabbat, tu ne cesses pas de prier. Si tu ne veux pas cesser de prier, ne cesse pas de désirer.

Ton désir est continu ? Alors ton cri est continu. Tu ne te tairas que si tu cesses d'aimer. Quels sont ceux qui se sont tus ? Ceux dont il est dit : *A cause de l'ampleur du mal, la charité de beaucoup se refroidira.*

La charité qui se refroidit, c'est le coeur qui se tait ; la charité qui brûle, c'est le coeur qui crie. Si la charité *dure toujours*, tu cries toujours ; si tu cries toujours, tu désires toujours ; si tu désires, c'est au repos que tu penses. » (Augustin : *Enarat. in Ps. 37*).

C'est le Christ qui à la demande de ses apôtres nous donne le modèle de toutes les prières, le « Notre-Père » : prière par laquelle, tous ensemble⁷, nous portons « un regard sur Dieu seul » (Jean Cassien, op. cit., 18) : « Celui qui prie ainsi parle avec Dieu comme avec son vrai père, très familièrement, très tendrement. » (ibid.). Quand nous hésitons à commenter le Notre-Père, c'est encore chez les Pères que nous pouvons trouver d'utiles suggestions : Tertullien, Cyrille, Origène, Jean Cassien, Augustin, Théodore de Mopsueste et combien d'autres, ont commenté cette prière de Jésus. Toutes ces lectures sont à recommander car chacune apporte une nouvelle perspective. C'est toutes ensemble quelles nous permettent de mieux nous pénétrer de cette prière que le Christ lui-même nous a donnée.

Supplions avec St Anselme (1033-1109) :

« Enseigne-moi à te chercher et montre-toi quand je te cherche ; car je ne puis te chercher si tu ne me l'enseignes, ni te trouver si tu ne te montres. En mon désir, puissé-je te chercher, et, dans ma recherche, te désirer ; dans mon amour, puissé-je te trouver et, en te trouvant, t'aimer. » (St Anselme, *Proslogion*, 1).

Dès lors pas de prière *désincarnée* : c'est avec tout notre corps que nous prions, ce corps tellement aimé de Dieu qu'il a choisi de *s'incarner* pour nous sauver et qu'il ressuscitera nos corps mortels pour les entraîner dans le chemin qu'il a ouvert avec sa Résurrection :

« On peut constater [...] que le Verbe de Dieu s'est fait pour nous non seulement visible et palpable, mais encore perceptible au goût et à l'odorat. [Ps 33, 9, Cant. 4, 11]. C'est ainsi par toutes les portes des sens qu'il s'est frayé un accès jusqu'à notre âme : de même que la mort avait pénétré par les sens, la vie à son tour revenait à travers eux. Si donc le Verbe s'est fait chair, c'est pour nous, qui tout entiers sommes chair, que cela s'est fait : pour que nous, qui auparavant ne pouvions qu'entendre le Verbe de Dieu, nous puissions le voir maintenant fait chair, le goûter, et faire appel à tous nos sens pour confirmer le témoignage de l'ouïe. De la sorte, c'est d'un commun accord et d'une seule voix que tous nos sens peuvent proclamer : « Ce que nous avons entendu, nous l'avons vu. » [Ps 47, 9]. » (Guerric d'Igny, *Ve Sermon pour la Nativité*, 1, p. 225)

Conclusion

Que ce soit au plan de la pastorale ou pour un chemin spirituel vers Dieu, les Pères nous offrent des modèles et des explications, des occasions de méditation et de rumination. Avec les Pères qui, grands connaisseurs de l'âme humaine, n'avaient pas peur d'exposer les objections, les critiques, les incompréhensions de leurs contemporains, nous avançons dans une catéchèse greffée dans la chair de ceux à qui elle s'adresse. Les comparaisons, les images, les paraboles qu'ils développent sont plus parlantes que certaines formules « intellectuelles » que nous donnons de façon plus ou moins opportunes, sans oser avoir l'inventivité des Pères

⁷ Nous disons bien « Notre Père » et non pas chacun « mon Père » !

et leur imagination. Toutes les expériences tentées pour faire découvrir les questions théologiques les plus complexes (initiation chrétienne, sacrements, credo, péché, souffrance, mais aussi pardon, joie, grâce, Eglise, amour, espérance...) à travers les Pères sont fructueuses et rendent la foi désirable. En se plongeant dans la lecture régulière de tous les écrivains chrétiens, on peut sans difficulté trouver des textes qui parlent encore à nos contemporains. Avec les Pères grecs ou les Pères latins, les Pères apostoliques ou les Pères apologistes, en Orient ou en Occident, les Docteurs et les écrivains chrétiens nombreux qui ont marqué les siècles d'histoire de l'Eglise, reprenons la question vitale de la transmission de la foi ; poursuivons les recherches, les cheminements, les évolutions, les proclamations de l'Eglise en route vers son Seigneur, en mettant nos pas dans ceux de nos grands aînés.

A consulter : un site sur les Pères de l'Eglise ; <http://peresdeleglise.free.fr>

NB : Grâce au moteur de recherche interne, on peut trouver des textes ou des commentaires nombreux et plus aisément qu'avec un index classique : on s'en convaincra en cherchant : souffrance, désir, foi, espérance, amour, péché, grâce... ou tout simplement aveugle, rocher, unité, vêtement....